

## RÉALITÉS

*À l'origine est la mère*

Artémis est La déesse, protectrice de la femme. Elle intervient dans toutes les étapes de la sexualité féminine, de l'enfance à la puberté, le mariage, la grossesse, et l'enfantement. Encore nommée Séléné, elle erre comme la lune apportant la lumière de la nuit ; elle est la sœur jumelle d'Apollon, Phébus, le soleil astre du jour ; elle est la fille de Zeus et de Léto. Homère et les aèdes ne s'y sont pas trompé pour décrire la duplicité de la femme dans sa maternité. Les psychanalystes pourraient peut-être eux aussi entendre cette ambivalence.

*Artémis d'Éphèse* est une bonne mère, elle a des seins partout, ses enfants ne manquent pas du divin lait d'amour, tournant avec la lune dans la voie lactée. Sa mère Léto, l'a portée et l'a mise au monde sans douleur. En raison de sa *naissance sans douleurs*, les trois Parques l'ont assigné à être la déesse protectrice des naissances. La mère qui accouche participe à la création de l'humanité, là aussi est sa jouissance autre, une jouissance divine promue par le principe de plaisir qui transforme l'enfant objet du désir de l'avoir en sujet du désir de l'être, un autre de soi, un autre soi. Nourricière, elle protège ses enfants néotènes nés trop tôt,

prématurés, immatures. Elle accompagne toutes les périodes de transition dans la vie des humains, ces périodes de passage de la vie sauvage à la vie cultivée qui commencent pour chacun par la naissance puis l'enfance puis l'adolescence et se terminent une fois la maturité atteinte en devenant, adulte civilisé, homme ou femme, père et mère accomplis, citoyen utile à la société, libéré de l'aliénation parentale. Ces femmes et ces mères, investies par la procréation et la transmission, existent, j'en ai rencontré.

*Artémis de Delphes* accoucha dans de grandes douleurs, victime de la jalousie d'Héra, le travail dura neuf jours, toute aide lui étant interdite. L'ancien feu divin féminin qui l'habitait produit un feu nouveau assimilé à l'enfant nouveau-né. Loin d'être affectueuse et tendre, Artémis, Diane pour les romains, est une chasseresse avide de pouvoir. Installée sur les genoux de Zeus, alors qu'elle n'a que 3 ans, elle lui demande : « Donne-moi, comme à Phébus, un arc et des flèches. Que dis-je ?... Non, mon père, ce n'est point à toi d'armer ta fille ; les cyclopes s'empresseront bientôt de me fabriquer des traits, de me forger un carquois. Cède-moi les montagnes. Je ne demande qu'une ville à ton choix. » C'est l'image d'une mère agressive et traumatisante, absente et inquiétante, guidée par la recherche du pouvoir. La première agression faite à l'homme dans sa chair est le traumatisme de la naissance. La coupure avec la mère est physique.

Dès le premier cri le choix est impossible car au-delà du principe de plaisir, le principe de réalité s'impose irréductible, le nouveau-né est un mortel qui ne s'ignore pas. Cette angoisse ordinaire et quotidienne n'est que le souvenir et la répétition de l'angoisse secondaire au *traumatisme de la naissance*.

*Artémis aux deux visages* s'impose à l'enfant mis au monde. Elle est à la fois celle qui donne la vie pleine d'espérance après l'idyllique séjour utérin et celle qui donne souffrance et mort après avoir été abandonné, chassé du ventre de la mère. « À l'idée de la mort se trouve donc rattaché dès le début un sentiment agréable, intense et inconscient qui correspond au désir de retourner à la vie intra utérine. Ce sentiment persiste à travers toute l'histoire de l'humanité. »<sup>1</sup> C'est le désir du retour à la mère, dans la mère, qui organise toute l'économie psychique et oriente les Pulsions et le Destin des pulsions. Ce désir de retour au corps de la mère se réalise dans le fantasme. Il ne peut qu'être interdit au risque de trouver la mort dans *l'ancien feu divin*. C'est le point de capiton, de l'union avec la mère, de l'attachement de l'otage à son ravisseur qui mérite d'être entendu, avant même la constitution du mythe œdipien et du meurtre du père de la horde sauvage où Freud ouvre, pour lui-même, une porte à l'arbitraire de

---

<sup>1</sup> Otto Rank, *Le Traumatisme de la Naissance*, 1924 Ed. Payot, 2002. p.43.

l'interprétation.<sup>2</sup> La séparation d'avec la mère est un symptôme difficile à lâcher, un deuil à prolonger pour ne pas abandonner la mère qui rendrait l'enfant coupable. Lacan conclue : « On reconnaîtra ces nostalgies de l'humanité, mirage métaphysique de l'harmonie universelle, abîme mystique de la fusion affective, utopie sociale d'une tutelle totalitaire<sup>3</sup>, toutes sorties de la hantise du paradis perdu d'avant la naissance et de la plus obscure aspiration à la mort. »<sup>4</sup> Nos constructions imaginaires et délirantes à partir du traumatisme de la naissance s'approcheraient-elles de la Chose ? Dessineraient-elles les contours plus précis d'un *objet petit a*, cause de l'objet du désir qui serait le

---

<sup>2</sup> S. Freud cite *Le Traumatisme de la naissance* d'O. Rank dans *Inhibition, Symptôme,angoisse*, 1926, PUF, Quadrige, 2002, p.49 pour saluer "la tentative très énergique pour démontrer les relations des phobies infantiles avec l'impression laissée par la naissance, mais je ne peux la tenir pour réussie". Freud fait deux critiques : - "il n'est pas démontré que les impressions sensorielles de l'accouchement, quand elles réapparaissent, provoquent l'angoisse." – "l'heureuse existence intra utérine et la perturbation traumatique de celle-ci laisse la porte ouverte à l'arbitraire de l'interprétation." Il reconnaît néanmoins "l'analogie du traumatisme de la séparation d'avec la mère lors des situations d'absence, d'abandon, de séparation avec l'objet aimé provoquant l'angoisse la plus originelle."p.50.

<sup>3</sup> Le Monde du 21 mars 2017, La psychanalyse, c'est l'envers du discours du FN.

<sup>4</sup> J. Lacan, Complexes familiaux dans la formation de l'individu<sup>4</sup> 1938, *Autres Écrits*, Seuil, 200, p.36

désir caché du retour à la maison, au pays, aux racines, aux origines, du retour à la maison du père accueillant avec la mère ses filles et ses fils enfin reconnus. Les addictions, les conduites à risque, le suicide, le martyre, l'euthanasie, la guerre, font triompher la pulsion de mort avant que le Réel ne l'impose. Ces conduites sont une anticipation, une précipitation vers la mort, dans l'impatience fantasmée d'un l'éternel retour.

*À l'origine est la différence des sexes*

*À la naissance, filles et garçons sont différents.* Ils sont égaux sans être semblables. Chacun a le sexe qui manque à l'autre. C'est de ce manque que naît le désir objectif et transitif de l'autre. La *castration* n'est ni le manque de pénis, de phallus ou d'aucune de ses représentations chez la fille, ni la crainte d'en être privé chez le garçon, *c'est la part manquante de l'autre en chacun d'eux.* Voilà ce qui donne des complexes : le réel du sexe infranchissable, le roc de la castration. Ce qui manque à l'homme, c'est la jouissance féminine qui domine les rapports sexuels ; il veut qu'elle jouisse grâce à lui, c'est lui qui la fait femme. Ce qui manque à la femme c'est la jouissance masculine qui domine les rapports sexuels ; elle veut qu'il jouisse grâce à elle c'est elle qui le fait homme et entretient sa force. La haine narcissique, ne supporte pas l'incomplétude, la finitude, l'imperfection. "Le moi hait, exècre,

persécute, avec des intentions destructrices, tous les objets qui deviennent pour lui une source de sensations de déplaisir."<sup>5</sup> Toute jouissance confisquée est un attentat qui vient trouer ou déchirer l'image de soi, que seule la mère peut faire accepter ou reconstruire. Que de violences et de maltraitances sont à repérer dans les relations de l'un à l'autre, quand l'auto-jouissance refuse ou se prive de l'autre.

*C'est à partir du narcissisme primaire* que se construit la personnalité. Lacan dans sa thèse de doctorat en médecine *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* en fait une brillante démonstration. Chacun d'entre nous est victime du traumatisme de la naissance et subit les complexes du sexe qui manque en lui. Naissance traumatisante et castration sexuelle organisent la vie psychique et forme la personnalité. Chacun porte en soi-même les traits structuraux d'un penchant et d'une aptitude à la violence. Le complexe d'identification dans le genre est une des origines essentielles et existentielles de la haine et de la violence envers l'autre sexe. Des traits communs aux deux sexes se manifestent dans la guerre des sexes qui sévit aujourd'hui, par un féminisme radical et une misogynie débordante :

- De l'hypertrophie du moi découlent l'obstination, l'intolérance, le mépris, l'orgueil, l'ambition.

---

<sup>5</sup> S. Freud, Pulsions et Destins des pulsions, Œuvres complètes, 1915, T.XII, PUF, 2005, p.185.

- La méfiance provoque, l'envie, la susceptibilité, la réticence, la jalousie, le sentiment d'isolement, dans un univers persécutant, malveillant, envieux.
  - La perturbation du jugement entraîne de fausses interprétations. La subjectivité est désorientée. Le sentiment de grandeur et de persécution domine. L'autocritique et le doute sont impossibles.
  - L'inadaptation sociale en est la conséquence.
- Ces pulsions, font de nous des êtres humains divisés qui ne peuvent échapper à l'incomplétude de la castration littéralement insupportable déclenchant malaise, colère, haine violence.

*La guerre de Troie n'aura pas lieu*<sup>6</sup>

Fille de Zeus et de Lédè, Hélène, la plus belle femme du monde, que seule Aphrodite surpassait, était mariée à Ménélas, roi de Sparte. Elle fut enlevée par Pâris, prince troyen après avoir gagné au concours de beauté qui confrontait Héra, Hélène et Athéna. Ce rapt déclencha la guerre de Troie qui opposa Grecs et Troyens en 1180 avant J.-C. Aujourd'hui, même si les plus belles femmes du monde sont enlevées par les grands de ce monde dans les Palais, les Maisons blanches, les Ryads, les Élysées, personne ne les réclame, elles sont consentantes. Le *consentement* depuis peu défini par la loi, devient le signifiant maître qui permet la

---

<sup>6</sup> J. Giraudoux, *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, 1935.

relation, la dépendance mutuelle ou la transgression dans le respect et la tolérance. Consentir à, c'est accepter, accepter la différence, l'étranger, l'autre, l'autre sexe présent dans l'autre qui est le sien. C'est vouloir le compromis d'une identité sexuelle incomplète reconnaissant la part de l'autre en soi, sans en faire une blessure narcissique ou une déviation perverse. C'est reconnaître la part féminine d'Héraklès voilé du peplos d'Athéna, c'est reconnaître la part masculine d'Athéna vêtue des attributs du guerrier. La virilité ne s'accomplit pleinement qu'en intégrant à soi une part du féminin. La féminité ne s'accomplit pleinement qu'en intégrant à soi une part du masculin. L'espoir d'une complétude dans le sexe passe par l'autre sexe. La femme doit passer par l'homme et l'homme par la femme pour être entière et entier dans son humanité.

La violence que les femmes rendent aux hommes aujourd'hui est sans doute parfois méritée. Elle ne peut, elle ne doit pas durer. Le tremblement de terre du rêve pouvait se transformer en tsunami anéantissant tout sur son passage, détruisant la nature : femmes et hommes transformés en mutants asexués au milieu des ruines, détruisant la culture : le théâtre englouti dans les abysses de la mer Égée. Les mythologies grecques et hollywoodiennes vivent encore, les dieux, les déesses et les stars ont un bel avenir. Les optimistes, ni béats mais lucides, continueront à raconter les histoires des hommes et



des femmes dans leurs guerres et leurs difficultés à vivre ensemble, assumant sans honte et avec fierté le sexe qu'ils habitent avec toute sa complexité. Il n'y a rien à balancer ni les porcs, ni les cochonnes.

*Les mots des psys doivent se faire entendre*

« L'idée de la *réalité psychique* se dégage corrélativement à l'abandon, ou du moins à la limitation, de la théorie de la séduction et du rôle pathogène des traumatismes infantiles réels. »<sup>7</sup>  
*Pourquoi tant de haine ?* C'est un refrain analytique entendu à chaque commentaire de conflit, avec la psychanalyse, le djihad, l'homosexualité, le transsexualisme... Les errances dans le temps et l'espace, qui me sont permises et dont je m'autorise, ont conduit Tirésias dans un espace très analytique où la question était à nouveau posée : pourquoi tant de haine dans les relations humaines ? L'intervenante dans ce colloque répondit : « Nous n'avons pas les mots. »<sup>8</sup>  
Effectivement les psys n'ont pas toujours les mots qu'il faut et dans l'expérience de la cure où le psy est un empiriste analphabète et dans le discours théorisant la structure où le psy est un intellectuel rationaliste. Les mots signifiants de la réalité

---

<sup>7</sup> J. Laplanche et J-B. Pontalis, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, puf. 1967, p.391

<sup>8</sup> E. Perasso, Lacan, L'expérience analytique, Paris, 9-11 mars 2018.

psychique manquent dans la chaîne langagière symbolique. Ils représentent ce Réel impossible qui fait trou dans le langage. Pour qu'éclate la vérité du sujet, il faut que le cristal se brise. Les traits de fracture dessinent la structure qui révèle le symptôme. Regardons et écoutons. La fracture n'est pas la castration de l'avoir ou pas, le phallus. La castration, la coupure qui barre le sujet est à l'intérieur même du sujet, entre le masculin et le féminin : le phallus est déchu de sa place de signifiant maître dominant, opérateur de la structure des femmes et des hommes. À chaque sexe sa structure et son opérateur. Rappelons<sup>9</sup> aussi que « La femme ne manque de rien »

Les mots qui lui manquent sont les mots pour décrire ce qui lui est propre : sa jouissance. La question qu'Héra pose à Tirésias est encore d'actualité. « Qui de l'homme ou de la femme jouit le plus ? » Cette supplémentaire lui permet d'accepter sa faiblesse mensuelle et menstruelle, de supporter la domination des hommes. Elle n'en dit rien par ignorance, par pudeur, par frustration, par peur d'être abandonnée par l'homme si susceptible. Cette jouissance est-elle supplémentaire ? Ne serait-elle pas première, originelle, plus intense, plus longue, plus globale ? Elle convoque et investit le corps dans ses émois et l'esprit dans un ailleurs.

---

<sup>9</sup> S. Stern, Lacan, L'expérience analytique, Paris, 9-11 mars 2018.

Elle est à la fois synchronique à l'instant même, et diachronique intégrant hier et demain, le passé et l'avenir. Ariane elle-même se perd dans ce labyrinthe pour conduire l'homme jusqu'au point G, point de concentration imaginaire des sexologues, localisé et présentifié de la jouissance. Il a bien fallu l'inventer comme point de repère pour s'y recueillir de sa petite mort éjaculatoire.

### *Homme et féministe*

Le féminisme définit les personnes qui sont sensibles aux inégalités entre les hommes et les femmes, en droit ou en fait, que subissent les femmes et qui cherchent à les combattre. L'homme peut-il s'affirmer féministe sans rougir, sans perdre de son énergie virile ? Assurément s'il consent à reconnaître que la virilité ne s'accomplit pleinement qu'en intégrant à soi du féminin et en s'affranchissant des stéréotypes du genre. Il a de plus en plus d'adepte au travail, dans la vie publique et privée. L'homme peut-il être *une féministe comme les autres* ? Pourquoi la femme qui pose cette question voudrait-elle transformer *le* féministe en femme ? C'est le type de question qui fait fuir les hommes d'un tel engagement auprès des femmes les plus sexistes qui refusent aux hommes de se dire et de s'engager féministes car elles considèrent qu'ils ne vivent pas l'expérience féminine, dans leurs corps et leurs relations.

L'homme féministe est-il hystérique ?  
L'hystérie se définit comme une névrose dont le trait essentiel est le refoulement de la castration, aux symptômes débordants du désir du sexe de l'autre, toujours inassouvi, afin qu'il perdure et maintienne la tension du désir. Ce que veut l'hystérique c'est désirer et désirer encore et toujours, refusant d'être satisfait quand l'objet s'offre à lui. Je propose dans cet essai<sup>10</sup> que l'on déplace la castration, la question, la demande de l'avoir *ou* pas, le phallus, vers l'avoir *et* ne pas l'avoir dans une bisexualité potentielle qui divise le sujet, là où se situe la barre, le clivage. Alors la question et la demande changent : il ne s'agit plus de revendiquer un avoir qui fasse jouir ; il s'agit de reconnaître la part manquante de l'autre comme une place, vide certes mais présente pour vivre la totalité des potentialités de son sexe masculin ou féminin. Le désir persiste, sans avoir besoin, pour le garder en tension, de voler, de violer, la jouissance de l'autre par frustration, envie, jalousie, comme opprimé ou persécuté. Alors la guerre de Troie n'aura pas lieu.

Extrait du livre de TIRÉSIAS

**FEMME ET PSY**

ISBN : 979-10-96852-03-1

[www.editionborromees.com](http://www.editionborromees.com)

---

<sup>10</sup> Voir p. 81

